

**Raymond MASSÉ : Les Adventistes du septième jour aux Antilles françaises, anthropologie d'une espérance millénariste. Montréal, Centre de recherches caraïbes, Fonds St-Jacques, Ste-Marie, Martinique, 1978, 107 p.**

Jean-Paul Montminy

Volume 4, Number 2, 1980

L'usage social des enfants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000971ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/000971ar>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Département d'anthropologie de l'Université Laval

**ISSN**

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Montminy, J.-P. (1980). Review of [Raymond MASSÉ : Les Adventistes du septième jour aux Antilles françaises, anthropologie d'une espérance millénariste. Montréal, Centre de recherches caraïbes, Fonds St-Jacques, Ste-Marie, Martinique, 1978, 107 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 4(2), 174–175. <https://doi.org/10.7202/000971ar>

En fait, Paula G. Rubel et Abraham Rosman décrivent des résultats de transformation sans expliquer le mécanisme de transformation.

Malgré cela, le livre de Rubel et Rosman n'en demeure pas moins stimulant par les rapprochements qui y sont faits, l'éventail des données comparatives et certaines des hypothèses qui sont proposées. Notons enfin que le mode répétitif de présentation aurait gagné à être modifié puisque les variables pour chacune des treize sociétés sont reprises sous une forme ou une autre lors des résumés des sociétés, puis dans l'exposé comparatif des variables et enfin dans l'élaboration et la comparaison des catégories.

Jean-Claude Martin  
Université de Montréal

Raymond MASSÉ : *Les Adventistes du septième jour aux Antilles françaises, anthropologie d'une espérance millénariste*, Montréal, Centre de recherches caraïbes, Fonds St-Jacques, Ste-Marie, Martinique, 1978, 107 p.

En rédigeant cet ouvrage, résumé de sa thèse (p. 62, note 1), Raymond Massé avait deux objectifs : a) analyser l'Église adventiste à la Martinique « comme un mouvement social en évolution » (p. 6); b) « faire l'anthropologie d'une espérance » (p. 7), c'est-à-dire montrer que le millénarisme proposé par l'Église adventiste suscitait chez les adhérents une nouvelle vision de la société.

Même si la démonstration ne m'apparaît pas des plus probantes (est-ce en raison des limites que s'est imposées l'A. dans son résumé ?), on doit dire que les objectifs ont été atteints. La démonstration ne me semble pas rigoureuse et convaincante parce que, dans une étude empirique et d'information comme l'a voulu explicitement Raymond Massé (p. 83), le lecteur était en droit de se voir présenter un ensemble de données factuelles lui permettant de mieux adhérer ou non aux avancés de l'A.

Aux Antilles françaises, sujettes elles aussi aux changements sociaux profonds s'exprimant ici par les transformations d'un statut colonial en celui d'un partenaire « égal » dans l'ensemble français, Massé note que la recherche de l'identité culturelle, vieux problème pour les Martiniquais, prend une nouvelle acuité. Comme il arrive très souvent, les gens simples, ceux des classes sociales inférieures (p. 65), sont, en définitive, laissés pour compte dans ces transformations. Les appuis traditionnels leur manquant pour se situer socialement et culturellement dans la nouvelle société, ils doivent chercher ailleurs. C'est alors qu'apparaissent les « nouvelles religions », en l'occurrence l'Adventisme. On retrouve ainsi confirmation de la loi sociologique voulant que, lors de crise culturelle, les phénomènes religieux et sacrales refont surface.

La dimension la plus fondamentale et pour moi la plus intéressante du travail de Raymond Massé est certes l'analyse qu'il fait de la « rencontre » entre cette nouvelle religion : l'Adventisme et la religion populaire du pays : pratique d'un catholicisme (importation du Colonisateur) réinterprété à l'aide d'un fonds africain (pp. 29-31).

Pour qui connaît tant soit peu la doctrine adventiste, on aurait pu croire que celle-ci aurait quasi-totalement éliminé la religion populaire. Or tel n'est pas le cas. Si les comportements et la « morale » prônés par l'Église adventiste semblent avoir eu, en certains domaines, gain de cause (v.g. le cas du concubinage, pp. 63 et ss.), il n'en va pas ainsi, loin de là, en ce qui a trait au niveau plus profond de la vision du monde.

Bien sûr, l'Adventisme et son interprétation à base strictement biblique de la « destruction du contexte colonial traditionnel » (pp. 31 et ss.) comme entrant dans le plus vaste ensemble des bouleversements mondiaux annonciateurs du retour du Christ a permis aux défavorisés antillais de se « situer » culturellement. Ces derniers rejetant à la fois le passé colonial et, tout autant, la « nouvelle » société décolonisée — parce qu'ils n'y ont pas plus accès — adhèrent à une nouvelle foi, matrice d'une nouvelle communauté. Toutefois, et cela est à noter, cette nouvelle société est projetée dans le futur. L'enseignement ecclésial peut sans doute parler de « révolution », il s'agit en fait de la révolution de la société à venir (p. 84). Ainsi l'Adventisme aurait permis à ses adeptes martiniquais de trouver un début de réponse à leur quête d'identité : « Mieux vaut, écrit l'A., réaliser une révolution utopique que de subir le harcèlement vite intolérable du réel » (p. 55).

Par ailleurs, lorsqu'il s'agit de traduire cette vision du monde dans des éléments plus concrets, l'A souligne alors la victoire de la religion populaire sur l'Adventisme. Ainsi peut-on lire (p. 38) que la conversion à la nouvelle religion « signifie en fait l'adhésion à un système magico-religieux plus moderne, considéré comme plus efficace ». L'univers des bons et des mauvais esprits qui peuplait le « ciel » de la religion populaire des Martiniquais n'aurait donc pas, lui, été éliminé par la nouvelle Église. Tout au contraire, le converti adventiste aurait acculturé le Dieu de sa nouvelle religion pour ainsi atteindre au sommet de l'échelle des détenteurs du pouvoir surnaturel. Aucun doute que nous ayons là un cas très intéressant d'affrontement entre deux cultures.

Certes, mais à la condition que les groupes concernés soient significatifs de leur milieu culturel. Or, sur ce point, l'ouvrage laisse fort insatisfait.

Il y aurait 10,500 membres de l'Église adventiste à la Martinique, et de ce nombre, 7,500 seraient des baptisés, c'est-à-dire les adhérents réels; les autres étant des « clients ». La population totale de l'île serait de 330,000 habitants (p. 24); c'est donc dire qu'un peu plus de 2% des Martiniquais adhèrent pleinement à l'Église adventiste. Cela est bien peu pour parler de culture nationale ou globale. D'autant plus que, à la page 62, l'A. nous dit que 51% des baptisés ont entre 6 et 18 ans. Remarquons en premier lieu que cette classe d'âge est beaucoup trop large surtout quand il s'agit d'analyser des phénomènes culturels (peut-on parler d'agents culturels pour des enfants de 10-12 ans ?). En second lieu, si donc je fais l'hypothèse que la moitié de ceux-ci ont moins de 12 ans, j'arriverais à dire que les Adventistes martiniquais engagés dans ce « phénomène social important » (p. 83) représentent à peine 1% de la population totale. Ne devrait-on pas alors penser à une sous-culture ?

Quoiqu'il en soit, cet ouvrage est à lire par tous ceux qui travaillent en sciences humaines de la religion. Comme l'écrit avec raison Raymond Massé à la fin de son livre, il s'agissait de porter à la connaissance des chercheurs un cas concret de la rencontre religion-société. De nombreuses études de ce genre permettront plus tard de faire avancer la théorie sur le sujet.

Jean-Paul Montminy  
Département de sociologie  
Université Laval